

CINQUIEME ETAGE

Quand elle s'était retournée, elle les avait vues arrivées à travers la grande porte transparente. Elle avait même vu le signe de la main que lui avait lancé Delphine, la grande blonde. Mais elle n'avait pas empêché les portes de l'ascenseur de se refermer. Sûrement pas!

Ces filles habitaient pourtant au même étage qu'elle, le cinquième et le dernier; celui ou il n'y a que deux appartements sur le palier. C'était la blonde qui avait emménagé la première il y a trois mois. C'était un dimanche. Sylvie était chez elle et elle avait perçu une agitation toute inhabituelle sur son palier. Poussée à la fois par la curiosité et son frigo vide, elle s'était décidée à sortir faire quelques courses. L'ascenseur était plein et elle avait aidé à le décharger. La fille s'était présentée:

- "Bonjour. Je m'appelle Delphine et j'ai loué l'appartement d'en face. J'emménage tout aujourd'hui. C'est gentil de donner un coup de main..."

Bien sûr elle n'était pas maquillée et en tenue de déménageur, mais Sylvie la trouvait souriante et plutôt charmante. Alors elle les avait invités à passer plus tard prendre un verre chez elle. Deux garçons étaient venus aider Delphine; l'un d'eux n'était pas très costaud mais très, très mignon et Sylvie se vantait d'être toujours la première à repérer les beaux mecs. Quand elle était rentrée des courses le déménagement était déjà presque terminé.

- "Je suis monté dans l'ascenseur avec le beau brun ténébreux. Je me souviens que son téléphone a sonné. Il a répondu et donné un RDV à un certain Patrick, le soir même à la Pointe Rouge. C'est dingue comme je peux me souvenir des détails parfois... Ensuite il m'avait fait une espèce de clin d'oeil et m'avait proposé, comme c'était le dernier voyage, de se retrouver directement chez Delphine. Il s'appelait Thierry.

"Alors on s'est retrouvé autour d'un pack de bières pas fraîches et au milieu des cartons. Les garçons étaient très sympas. Le deuxième, plus rondouillard, s'appelait Ben. Il devait être arabe ou juif, je ne sais pas trop. De toute façon, on n'a pas parlé de religion... On se donnait des avis sur les différents lieux de Marseille, sur les avantages de la moto dans la circulation, sur le prix des appartements... Ils étaient d'ici. Delphine était de la même ville que moi. Elle était assez agitée et ne pouvait s'empêcher d'ouvrir un carton par ici, ou d'installer un morceau d'étagère par là... Ma foi, vu le désordre qui régnait pour l'heure dans chaque recoin de son 3 pièces, c'était pas du luxe. "

"Après la deuxième bière, Thierry dit qu'il fallait aller rendre la camionnette. A la pointe rouge. J'étais assez contrariée qu'il s'en aille déjà. Suite à une question que je lui avais posée cash en arrivant, il m'avait assuré qu'il n'était pas le petit ami de Sophie. L'alcool commençait à me monter à la tête et je me sentais prête à tout... Ben avait décidé de l'accompagner. Delphine tenta de me consoler en me promettant que je les reverrais à sa crémaillère. On s'est quitté en se disant qu'on s'y retrouverai avec plaisir. Pour ma part c'était, à ce moment-là, tout à fait sincère..."

C'est sans doute aussi l'alcool qui poussa Sylvie à rester chez sa nouvelle voisine. Elle n'avait pas envie de se retrouver seule et Delphine avait accepté son coup de main. Tout en mettant un peu d'ordre, les deux femmes avaient fini les bières et Sylvie était partie chercher une bouteille de porto dans son appart. La bouteille était déjà bien entamée quand elle persuada Delphine qu'il fallait s'arrêter de travailler. Il était tard et c'était suffisant pour la journée. De fait, elles n'en pouvaient plus et s'affalèrent de concert sur le canapé.

- "Delphine m'avait dit qu'elle n'avait pas de mec dans sa vie. On avait l'air de bien s'entendre et j'étais assez contente d'avoir une nouvelle copine célibataire de plus. On avait à peu près le même âge et à presque 35 ans, on peut s'en raconter des vertes et des pas mûres...! Ce soir-là je ne m'en privais pas. Je ne bois pas souvent et l'alcool me fait toujours un effet boeuf. C'était la première fois que je voyais cette fille et là, en un soir, je lui ai tout balancé: mes histoires d'amour, mes histoires de cul, mes coups de salope, mes moments de déprime... Je lui ai tout dit sur ma relation avec Bernard. Qu'il était pompier et que ça durait depuis 1 an, mais qu'il

préférerait garder sa petite maison de l'Estaque... Toujours ma manie des détails! Elle, elle était restée plus évasive. Elle était d'Arles, avait fait des études à Montpellier, je crois, et venait s'installer à Marseille pour son boulot. Elle était prof de musique. Ça faisait un moment qu'elle n'avait pas eu de mec dans son lit et, de toute façon, elle m'assura que ça ne la branchait pas trop. Moi, ça me permettait de placer un maximum d'histoires. Elle m'écoutait, s'intéressait à moi, me posait des questions, revenait sur des détails.... J'étais aux anges."

La bouteille de porto était finie et les deux femmes riaient pour un rien. Quand Sylvie était rentrée chez elle, Delphine avait été incapable de continuer son rangement. Chacune de leur côté, elles avaient vite sombré dans un sommeil profond.

Les semaines suivantes elles se virent tous les jours. Sylvie passait systématiquement raconter sa journée en rentrant du boulot. Delphine lui avait plusieurs fois proposé de l'accompagner acheter des bricoles pour son nouvel appart. Et, comme ce n'était pas une foudre de cuisine, Sylvie l'invitait souvent à dîner. Un soir, elle lui avait présenté Bernard et ils avaient passé ensemble une agréable soirée. Delphine n'avait pas cette attitude si particulière de célibataire en chaleur que prenaient, trop souvent au goût de Sylvie, la plupart des filles en présence de Bernard, plutôt beau garçon et pas farouche pour deux sous. De plus elle savait que Bernard n'était pas intéressé. Il lui avait dit qu'il la trouvait mignonne, mais pas trop à son goût: pas assez bien habillée, à peine maquillée, trop intello... Cela confortait Sylvie, d'un naturel jaloux, dans la certitude d'avoir mis la main sur la copine parfaite. Delphine, elle, se laissait faire. Elle était d'un naturel plutôt solitaire et avait du mal à se faire de véritables amis. Elle était assez étonnée de l'amitié qui était née de façon aussi simple entre Sylvie et elle. Et même si elle était parfois un peu agacée par les babillages incessants de sa voisine, elle était prête à lui pardonner. Même son côté midinette et ses discours souvent réacs.

Un soir que Sylvie était passée selon son habitude chez sa nouvelle meilleure copine, elle y avait croisé Marie, une petite brune très jolie. C'était la première fois qu'elle voyait quelqu'un chez Delphine, et il lui avait très vite semblé qu'elle n'était pas la bienvenue. Delphine avait été charmante, mais Marie voyait d'un mauvais oeil que la voisine reste là une heure à lui raconter des histoires dont elle se fichait complètement. Elle revenait d'un long voyage en Asie et aspirait juste à passer une soirée tranquille avec Delphine. Elle n'avait pas envie de faire semblant, et Sylvie, très vite, ne s'était pas sentie à l'aise. Elle était rentrée chez elle, frustrée de n'avoir pas pu ce soir-là se livrer à son passe-temps favori, le bavardage. Elle pensait bien dire plus tard à sa copine tout le mal qu'elle pensait de cette Marie.

Le lendemain matin, elle avait oublié tout ça. Comme tous les jours elle s'était pouponnée et maquillée, prête à affronter les clients qui ne manqueraient pas d'affluer au cabinet médical dont elle était la secrétaire. En tournant la clé dans sa serrure, elle avait entendu la porte de Delphine s'ouvrir. Elle savait que Delph avait l'habitude de se lever plus tard et était plutôt étonnée que sa voisine sorte de chez elle à une heure si matinale. Mais sa surprise fut totale quand elle vit Marie sortir de l'appartement.

-"Il était tôt et je me suis tout de suite dit qu'elle avait dû dormir là. Elle a à peine répondu à mon bonjour. Il y avait un chien qui aboyait dans un appartement du dessous et cela avait l'air de beaucoup l'énerver. On n'a pas échangé un mot dans l'ascenseur et j'évitais son regard. C'est le genre d'ambiance que je déteste et un détail me chiffonnait: elle ne portait pas les mêmes fringues que la veille. J'y ai pensé toute la journée..."

Ça l'avait obsédé. Elle avait même raconté l'histoire à une patiente qu'elle connaissait bien, lui disant qu'elle avait eu peur en croisant quelqu'un qu'elle ne connaissait pas sur son propre palier. La femme lui accorda que ce ne devait pas être agréable. Elle, en vérité, ce qu'elle ne supportait pas, c'était ce sentiment diffus que quelque chose lui échappait.

Rentrée chez elle, elle n'avait hésité qu'une demi-seconde avant de cogner chez Delphine. Elle la harcela de questions: qui était cette Marie? pourquoi l'avait-elle si mal reçue? Pourquoi avait-elle dormi ici? et où? Delphine ne pouvait pas vraiment répondre. Sylvie ne lui en laissait pas le temps. Elle attendit patiemment qu'elle se calme, en continuant de

préparer le thé. Cela faisait 1 mois qu'elle connaissait Sylvie et elle était habituée à ces accès de logorrhée intempestive. Qu'elle lui posât des questions était, en revanche, assez nouveau; mais elle avait prévu la réaction de sa voisine et s'était préparée. Maintenant que Marie était revenue, elle se sentait plus forte. Assez forte pour affronter l'ouragan que Sylvie personnalisait dans sa vie, notamment à cet instant. Elle profita du premier silence pour lui dire qu'elle connaissait Marie depuis longtemps, qu'elle partageait un appart avec des copains dans le quartier de la gare et qu'hier soir, elle n'avait pas eu envie de rentrer chez elle. Elle aurait aimé en rester là, que ça suffise à calmer la curiosité de Sylvie.

- "Mais comment ça se fait qu'elle ait pris des fringues de rechange...??"

C'est à ce moment que Marie était entrée. Elle alla embrasser Delphine et Sylvie ne pu s'empêcher de l'invectiver:

- "Et bien! On peut dire qu'on n'arrête pas de se croiser en ce moment..."

Après un instant de surprise Marie lui répondit sur un ton spécialement calme. Delphine lui avait parlé de cette fille et elle savait que ça n'allait pas être facile.

- "C'est normal et ça fait que commencer. Je vais m'installer ici."

- "Ici, chez Delphine?? "

- "Oui, ici, avec Delphine"

- "Mais c'est bien trop petit pour deux cet appart! Pour un couple, ça pourrait encore coller, mais sinon ça doit manquer un peu d'intimité, non ?"

Marie l'avait regardée en souriant. Sylvie soutenait son regard, comme pour la défier. Un rictus de dépit s'était dessiné au coin de sa lèvre supérieure.

- "Il faut vous dire que cette fille ne pouvait s'empêcher d'avoir avec moi un air du genre compatissant; comme si j'étais à moitié débile ou quelque chose comme ça. Moi, ça avait le don de m'agacer. Elle ne me faisait pas peur. Moi aussi j'étais une bonne copine de Delphine, et j'avais tout autant qu'elle le droit de m'exprimer à cette table. Il y a eu un sacré moment de silence. Même moi je ne savais pas quoi dire. Après tout j'habitais sur le même palier et on me devait bien quelques explications..."

Delphine, rassemblant tout son courage, s'était sentie obligée de prendre la parole la première.

- "Justement Marie et moi nous sommes un couple. C'est vrai, on est deux femmes mais..."

- "...Mais on s'aime et on couche ensemble."

C'est Marie qui avait fini la phrase de Delph. Ça n'appelait pas vraiment de réponse et, même si c'est exactement ça qu'elle avait redouté toute la journée sans se l'avouer vraiment, c'était un peu rude pour Sylvie.

- "Ce n'est pas vrai... Vous me faites marcher..."

Elle se débattait comme elle pouvait. Mais cela ne servait pas à grand chose et il fallait bien qu'elle se rende à l'évidence. Elle envoya durement promener Delphine quand elle lui dit qu'elle avait tort de mal le prendre. Marie n'avait pas envie de supporter ça et dit à Sylvie, le plus gentiment qu'elle le pouvait, que si elle n'était pas contente, elle n'avait qu'à aller se calmer chez elle. Sylvie n'attendait que ça. Elle aurait pu faire tous les efforts de la terre, elle n'arrivait pas à accuser le coup. Elle ne prit même pas le temps de finir sa tasse de thé et sortit sans un mot.

Elle était rentrée chez elle très en colère. Au-delà du dégoût qu'elle éprouvait pour ce couple de femmes, elle se sentait terriblement trahie. Elle avait déjà abordé le sujet de l'homosexualité dans l'une des nombreuses discussions qu'elle avait eu avec Delphine. Elle lui avait dit qu'elle ne comprenait pas comment on pouvait avoir envie de faire l'amour avec quelqu'un de son sexe. Elle avait ressorti pour l'occasion les blagues les plus salaces qu'elle connaissait sur les gouines et les pédés. Ces hommes qui se comportaient comme des gonzesses et ces femmes qui se prenaient pour des hommes, elle trouvait ça dégoûtant. Dans un accès de lyrisme, elle avait même ajouté que si elle, Sylvie, avait été comme ça elle se serait suicidée. Elle se souvenait vaguement que Delphine n'était pas trop d'accord et les avait défendus. Plutôt mollement d'ailleurs: ils ne faisaient de mal à personne, après tout c'était

leurs affaires, on ne pouvait pas juger... Sylvie était trop fière de ses convictions et ça n'avait pas suffi à l'arrêter. Delphine avait préféré changer de sujet. Et Sylvie ne s'était douté de rien.

Bernard, un soir, lui avait pourtant suggéré que quelque chose clochait chez Delphine et qu'elle était peut-être homo. Elle lui avait ri au nez. Maintenant elle savait que c'était lui qui avait eu raison. Elle s'était fait avoir sur toute la ligne.

Mais elle était bien décidée à ne pas laisser passer ça. Elle était sur son palier. Elle était propriétaire ici depuis dix ans; tout le monde la connaissait dans le quartier et ce n'était pas ces deux gouines, malgré leurs airs supérieurs, qui allaient faire le poids. Si elles voulaient la guerre, elles n'allaient pas être déçues... En fait, elle ne pouvait pas faire grand-chose. L'homosexualité n'étant malgré tout pas considérée comme un crime, elle ne pouvait pas les dénoncer à la police. Et les insulter ouvertement aurait impliqué un face à face dont elle ne se sentait pas vraiment le courage.

Elle s'était plaint à Bernard, qui en avait rajouté une couche: il s'était moqué de sa colère. Il lui avait bien dit, et, lui, ça ne le dérangeait pas plus que ça. Autant il ne supportait pas les pédés, autant il trouvait que faire ça entre filles, c'était sympa. Elle l'avait arrêté net quand il avait commencé à faire des propositions salaces. C'était bien un mec! Elle se sentait impuissante et incomprise ; seule au monde...

Marie avait emménagé chez Delphine et rien ne se passa pendant plusieurs jours. Chacun vivait sa vie de son côté. Personne ne se croisait. La rage de Sylvie était intacte. En bas, un après-midi, elle avait surpris une conversation entre les deux ados du cinquième, les fils Pieri, qui visiblement avaient compris que les deux femmes étaient en couple. Ils projetaient de tagger leur boîte à lettres. Elle n'avait rien dit pour les en dissuader. Après tout ce n'était pas ses affaires.

Un soir, on avait cogné à la porte. Delphine, souriante comme à son habitude, était venue comme prévu l'inviter à sa crémaillère. Gentiment elle lui expliquait que ça ne servait à rien de se faire la tête, que c'était dommage de tout gâcher comme ça. L'autre, impassible, avait improvisé un pauvre prétexte. Delph, exemplaire, lui avait proposé de venir avec Bernard en précisant néanmoins, dans un clin d'œil complice, qu'il y aurait le beau Thierry qui lui avait fait tant d'effet. Cette allusion ne réussit à déclencher chez Sylvie que son mauvais rictus:

- "J'en parlerai à Bernard mais ça m'étonnerait que ça le branche."

Un peu désabusée, Delphine avait quand même trouvé la force d'ajouter que, avec ou sans Bernard, cela lui ferait très plaisir de la voir.

Plaisir...!!! Et puis quoi encore...??? Qu'est-ce qu'elle croyait cette Delphine? Avec ses airs de ne pas y toucher, elle avait bien profité de sa naïveté et de son accueil. Et là, elle pensait que ça pouvait commencer comme avant, comme si elle n'était pas homo, comme si ça ne changeait rien. Elle avait refermé la porte sans un salut.

Le jour de la crémaillère, elle avait persuadé Bernard de se faire une virée en boîte. Cela faisait longtemps que ça ne lui était pas arrivé et ça ne pouvait que lui changer les idées. En partant elle avait croisé Thierry qui arrivait pour la fête. Il avait été charmant et avait essayé de la faire changer d'avis. Elle l'avait assuré qu'elle ne lui en voulait pas à lui, il était si craquant, mais que vraiment passer la soirée avec ces deux lesbiennes, ça ne lui disait rien. Si ça ne le dérangeait pas lui, rien ne l'obligeait elle à supporter ça.

- "C'est sûr que moi, vu comme je suis pédé, ça risque pas de me gêner..."

Elle n'avait pas répondu à la provocation et avait tourné les talons, humiliée. Le soir, Bernard, comme à l'accoutumée s'était moqué d'elle... Mais la musique, la danse, la foule du vendredi soir l'avait happée. Elle s'était éclatée toute la soirée.

Ils étaient rentrés tard, très tard. La crémaillère était finie, mais ils avaient croisé Marie qui descendait les poubelles. Bernard n'avait pu s'empêcher de l'aborder, lui demandant gentiment si ça s'était bien passé et avouant que lui, n'aurait été le mauvais caractère de Sylvie, il aurait bien voulu venir. Et, emporté par on ne sait quel enthousiasme, les avait invités à venir dîner à

la maison le soir même. Sylvie lui avait lancé le plus terrible de ses regards, et Marie était restée très froide refermant la porte de chez elle sur une fin de non-recevoir. Pas un merci, pas un salut, rien. De son côté Sylvie jubilait. Elle comprit très vite que Marie venait de faire une grossière erreur. En lui claquant la porte au nez, elle s'était mis Bernard à dos. Vexé et surtout blessé dans sa fierté de mâle, il s'était mis à pester contre ces satanées lesbiennes: toutes des bêcheuses et des mal baisées. Sylvie avait enfin trouvé un allié de poids et elle en avait rajouté trois couches. Ils s'étaient mis au lit amoureux.

C'était deux semaines après la crémaillère. Delphine et Marie rentraient chargées des courses du marché. Apercevant Sylvie dans l'ascenseur, Delphine lui avait fait un signe pour qu'elles les attende. Mais l'autre avait laissé les portes se refermer. Marie n'avait pu s'empêcher de commenter:

- "Je crois qu'elle est vraiment nulle cette fille..."

Des deux filles, c'était elle la plus forte. Elle n'avait peur de rien et savait toujours quoi faire. Elle assumait complètement la particularité d'être homo: ça passait ou ça cassait, il ne servait à rien de se morfondre. Delphine l'admirait un peu pour ça. Pour elle les choses avaient toujours été moins évidentes. Elle avait mis du temps à le reconnaître et à l'accepter. Et encore aujourd'hui, même si elle était sûre de son choix, l'hostilité dont faisait preuve Sylvie envers elles la touchait au plus profond. Elle ne savait pas comment réagir et se sentait doublement coupable: et d'être homo et de ne pas l'assumer complètement.

Marie avait ouvert la boîte aux lettres et y avait trouvé une enveloppe sans mention et avec deux gros coeurs dessinés dessus. Ni Delph, ni elle ne savait ce que ça pouvait être. Marie l'ouvrit, intriguée. Ce qu'elle trouva à l'intérieur la surprit d'abord, avant de la mettre très très en colère. Il s'agissait de deux tampax usagés que quelqu'un avait glissés là. Pas besoin de petit mot d'explication. Pour Marie c'était forcément une personne de l'immeuble qui leur faisait de la provoc'. Quelqu'un qui leur en voulait, quelqu'un qui ne supportait pas qu'un couple de filles habite là. Ça ne pouvait être que cette garce de Sylvie et son abruti de mec. Delphine ne disait rien, un peu choquée elle essayait de calmer Marie, tout en tentant de se persuader elle-même que ce n'était pas si grave. Mais sur ce coup Marie était irascible et, dès qu'elle furent arrivées au cinquième, elle se précipita à la porte de Sylvie.

C'est Bernard qui ouvrit. Il ne comprenait rien à ce que Marie lui criait dans les oreilles et appelât Sylvie à la rescousse. Quand elle la vit arriver, Marie lui jeta l'enveloppe à la figure. Bernard se contenta de grogner une mauvaise insulte en lui attrapant le bras. Survoltée Marie se dégagea rapidement et pendant que Sylvie examinait, avec une moue de dégoût, le contenu de l'enveloppe, elle proféra une dernière menace de représailles avant de rentrer dans l'appart rejoindre Delphine qui avait préféré ne pas assister à la prise de bec. Bernard était maintenant fou de rage et n'avait rien trouvé de mieux que de cogner sur la porte comme un sourd. Il voulait en découdre et elles n'avaient qu'à sortir pour voir s'il avait peur d'elles.

Elles entendaient Sylvie derrière qui clamait son innocence en les traitant de folles... Delphine était en larmes, absolument bouleversée. Marie tentait de se calmer. Les bruits et les cris cessèrent au bout d'une minute qui semblait avoir duré des heures. Le calme revenu Marie sentit l'urgence d'aller consoler Delph. Elle l'aimait plus que tout et son chagrin lui avait fait oublier sa propre colère. Elle savait trouver les mots réconfortants. Elle la couvrait de baisers tout en séchant ses larmes. Il fallait la faire sourire, lui parler de leur amour qui était plus fort que tout. Lui dire qu'il ne fallait pas avoir peur, que c'était elles les plus fortes grâce à cet amour, à ce partage. Elle lui parlait de ce bonheur d'être ensemble. Lui assurait que personne ne pouvait briser ça...

Delphine l'écoutait. Elle sentait les caresses de Marie dans ses cheveux, ses lèvres qui se promenaient sur son visage, dans son cou, sur sa nuque. Elle avait cessé de pleurer, savourant chaque seconde. Elle sentait son désir venir, alors elle chercha celui de Marie, du bout des doigts. Les deux femmes s'embrassèrent.

Tout était oublié; l'enveloppe, les voisins... Ne comptaient plus que le lit tout proche et

l'envie d'y plonger. Marie déshabilla Delph dans un concert de caresses à la fois douces et empressées. Sa bouche était partout, goûtant chaque parcelle du corps de sa reine, sa princesse, sa vie. Elle s'enivrait de son odeur... Delphine sentait son corps frémir. Son désir l'envahissait. Ses mains voulaient la peau de Marie, le ventre de Marie, les fesses de Marie, le sexe de Marie, ses seins... Les deux femmes avaient fait l'amour tout l'après-midi. Les murmures, les cris et les rires avaient rempli l'appartement. Marie avait raison: il n'y avait rien de plus fort que ça.

Le soir, Sylvie et Bernard étaient sortis. Bernard était encore très remonté contre les filles et Sylvie ne faisait rien pour l'apaiser. Ils avaient rendez-vous avec Ludovic, un collègue de Bernard. Ils l'avaient attendu devant le cinéma, mais il était arrivé en retard. Trop tard pour la séance. Le café d'en face leur tendait les bras. Ils avaient décidé d'y prendre l'apéro. Ils avaient dû vider plus d'une bouteille de Ricard à eux seuls quand la faim se fit sentir et ils titubaient déjà en entrant dans la pizzeria. L'appart de Sylvie était à deux pas, mais elle ne se sentait vraiment pas de préparer à manger. Ils avaient commandé une bouteille de rosé puis des cognacs. Et puis, comme si ça ne suffisait pas, Bernard avait invité Ludo à prendre un dernier verre chez Sylvie.

Ils avaient raconté à leur copain l'embrouille de la veille avec les filles. Ludo avait rigolé en leur conseillant de leur donner une bonne leçon. Alors, arrivé sur le palier, c'est lui qui avait eu l'idée de leur faire un peu peur. Il se mit à cogner à leur porte. Bernard était plus que d'accord. Sylvie pouffait de rire. Comme ils convinrent qu'il était peu probable que les filles ouvrent leur porte à cette heure tardive, ils décidèrent d'entrer de force. C'était une vieille porte en bois bloquée par un pauvre verrou. Il fallut quelques secondes aux deux pompiers pour en venir à bout. Sylvie riait toujours.

Le bruit avait réveillé Delphine. Elle était seule. Marie était partie à Manosque chez ses parents. Au début elle n'avait pas compris ce qui se passait mais elle prit vraiment peur quand elle reconnut la voix de Bernard. Elle ne savait que faire. Elle n'osait pas leur crier de partir.

Quand la porte lâcha, ils la trouvèrent debout à côté de la table de la cuisine. Elle était à demi nue, un T-shirt lui tombait juste sur le haut des cuisses. Tout se passa très vite. Ludo l'attrapa le premier et, comme elle se débattait, Bernard lui bloqua les bras par derrière. Ils la jetèrent sur la table. Elle entendit, au milieu des rires et des insultes, le vase orange tomber et se briser à terre. Maintenu couchée, elle ne pouvait plus bouger et Bernard avait réussi à lui mettre la main sur la bouche, étouffant ses cris. Sylvie avait dit qu'elle n'avait que ce qu'elle méritait. Elle, elle ne voyait que cet homme gigantesque qui lui écartait les jambes. Il lui faisait mal, Bernard lui faisait mal, ces instants n'étaient que douleur. Quand Ludo sorti son sexe, Bernard eut un sifflement d'admiration pour l'érection de son collègue. La douleur de la pénétration avait mis le feu dans le ventre de Delph. Son regard paniqué avait croisé celui de Sylvie. Elle ne riait plus, comme figée par le spectacle auquel elle assistait. Elle avait soudain pris conscience de l'horreur de la situation. Elle se mit à crier à la place de Delphine, ordonnant à Ludo d'arrêter. Comme il ne l'écoutait pas, elle l'avait pris par le bras pour le tirer en arrière, hors de Delphine. D'un violent coup de coude, il l'avait envoyée valser contre la cuisinière en la traitant de tous les noms. Bernard n'avait pas réagi. Alors elle ouvrit un tiroir et pris le grand couteau de cuisine qu'elle avait offert à Delph quelques semaines auparavant. Et, sans réfléchir, elle se jeta sur Ludovic. Le couteau pénétra en dessous de l'omoplate gauche. L'effet fut immédiat. Il s'arrêta net, figé par la douleur. Il fit trois pas en arrière et se passa la main dans le dos. Il y avait du sang partout. Bernard ahuri ne savait pas encore s'il fallait qu'il lâche Delph qui avait cessé de gigoter. Sylvie tenait toujours le couteau dans la main en attendant que le ciel lui tombe sur la tête. Rien ni personne n'avait encore bougé quand Monsieur Povéda, le voisin du dessous, avait découvert la scène. Alerté par le chahut, il s'était décidé à monter voir. C'est lui qui avait appelé le SAMU et la police. Les infirmiers avaient emmené Ludovic pendant que des policiers embarquaient Bernard et Sylvie. Delphine assise par terre, recroquevillée contre le mur du salon, avait répondu comme elle pouvait aux

questions d'un lieutenant. Elle ne pleurait même pas absorbée par sa douleur.

Ludovic était resté plusieurs jours à l'hôpital avant d'être incarcéré. Des trois complices, c'était Sylvie qui risquait la plus grosse peine.

- "Mais vous savez, ce coup de couteau, ce n'est pas ce que je regrette le plus. Je sais que c'est de ma faute si les garçons sont devenus fous, et c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour stoppé le calvaire de Delphine. Et ça, vous pouvez bien me dire ce que vous voulez, Monsieur le juge, je crois que c'est la seule chose à peu près sensée que j'ai faite dans cette histoire."